

## Walter Benjamin, l'employé du mois

À propos de « Une augmentation de salaire ?! Où avez-vous donc la tête ? »

« L'argent n'est-il pas un moyen de traiter les relations humaines aussi sûr que la violence, et ne nous permet-il pas de renoncer au trop naïf usage de celle-ci ? Il est de la violence spiritualisée ; une forme particulière, souple, raffinée, créatrice de la violence. »

Robert Musil, *L'Homme sans qualités*<sup>1</sup>.

Berlin, février 1931. Walter Benjamin revient tout juste de Paris. Le temps presse. La rédaction du *Frankfurter Zeitung* attend de lui un texte consacré à Karl Kraus (1874-1936) qui doit paraître dans quelques semaines. Benjamin s'affaire à la dernière relecture de son essai. Il a d'ailleurs passé la majeure partie de son récent séjour en France à peaufiner sans relâche l'écriture de ce texte. Or, les réflexions qui s'y trouvent condensées résonnent étonnamment avec l'implication dont le philosophe fait preuve, depuis déjà plus de deux ans, au sein des programmes de la radio : « La presse est-elle un messenger ? Non : c'est l'événement même. Est-ce un discours ? Non, c'est la vie même. Elle ne prétend pas seulement que ses informations sur les événements sont les véritables événements, mais produit cette inquiétante identité qui donne toujours l'impression que les faits sont transmis avant d'être accomplis. »<sup>2</sup> Et aussi surprenant que cela puisse paraître, ces observations critiques ne détournent pas Benjamin des chemins médiatiques. Bien au contraire ! Ses déambulations dans les couloirs des stations de Berlin et Francfort se font de plus en plus fréquentes, en ce début de nouvelle décennie. Et pour cause. En occupant les ondes, Benjamin espère participer à une profonde refonte des contenus radiophoniques, étape nécessaire, selon lui, à un mouvement plus vaste de transformation de ce médium. Nous sommes en 1931 et Benjamin a déjà réalisé près de cinquante émissions pour la radio allemande, en tentant à chaque fois de concrétiser ce qui pourrait s'apparenter à une utopie hertzienne, celle-là même qui, à travers l'exploration inlassable des possibilités artistiques et politiques dont les ondes recèlent, parviendrait à réunir ceux qui écoutent et ceux qui donnent à entendre. Car le *speaker* « Dr Walter Benjamin », comme il est alors d'usage de l'annoncer à l'antenne, intervient chaque semaine au microphone, et les sujets abordés et les publics visés frappent avant tout par leur hétérogénéité. Mais disons simplement que les émissions de Benjamin occupent deux principaux champs d'action. On note, tout d'abord, les émissions littéraires durant lesquelles le philosophe officie en tant que journaliste. Ces programmes ne sont, pour la plupart, que la simple transposition et adaptation de formes littéraires aux contraintes exigées par le médium sonore. Benjamin propose ainsi des lectures de nouvelles, des conférences consacrées à des écrivains, des entretiens, et des émissions de critique littéraire. Mais il ne s'en tient pas là. Si la radio se doit d'être transformée en véritable « outil de communication populaire », ce changement ne peut se faire sans l'élargissement de ses auditeurs et l'expérimentation de nouvelles formes d'expression. Comme en témoignent ses rares notes sur le sujet<sup>3</sup>, Benjamin témoigne d'un certain attachement à l'égard de l'écriture radiophonique et de l'imaginaire qu'elle peut solliciter chez ceux qui tendent l'oreille. Depuis 1929, il adresse régulièrement au jeune public berlinois et francfortois de petites conférences – aujourd'hui rassemblées sous le titre posthume de *Lumières pour enfants*<sup>4</sup> – à l'occasion desquelles il convoque aussi bien des personnages traditionnels de la littérature enfantine que des éléments issus de la vie quotidienne de ses jeunes auditeurs.



Rundfunk Berlin  
11 Juli 1930

220

Besuch im Messingwerk



~~Viel~~ Ich könnte mir denken, dass jemand, wenn er so etwas hört "Besuch im Messingwerk" im Rundfunk - dass er dann denkt: Na ja, das ist wieder mal so eine ~~deutsche~~ <sup>deutsche</sup> Sache. So was muss man ~~doch~~ <sup>kaum so</sup> sehen, ~~so was kann~~ man doch gar nicht beschreiben. Wenn er aber nicht schon vor ein paar Sekunden seinen Apparat abgestellt hat, dann bitte ich ihn doch freundlichst, nun noch einige Augenblicke draufzugeben, denn gerade mit ihm will ich mich unterhalten.

Eins werde ich ihm ~~mit~~ sofort zugeben; beschreiben kann einer ~~man~~ wirklich nur das Wenigste von dem, was er da sieht. So ein Schriftsteller oder Dichter ist noch gar nicht geboren, der ein Triobalswerk oder eine Rollschere, oder eine Strangpresse, oder eine Hochleistungswalzwerk-Kaltwalzwerk so beschreiben könnte, dass irgendwer sich darunter was vorstellen kann. Kaum ein Ingenieur könnte es. Der zeichnet es eben auf. - Aber wie ist es denn nun mit dem Betrachter? Ich meine ~~mit irgendwem, der es richtig beschreibt~~, ~~der~~ <sup>mit</sup> z.B. einem von Euch, der ~~in~~ <sup>das</sup> ~~so ein~~ <sup>Hand-Kunzler bei Eberswalde</sup> Messingwerk käme, und nun von einer dieser Maschinen mit dem zum Teil ~~wenn~~ beinahe unaussprechlichen Namen zur anderen ging? Was würde denn der sehen? Sehr einfach: ~~er würde~~ <sup>kaum</sup> ungefähr ebenso viel ~~sehen~~, wie ich ~~hier~~ hier mit Worten beschreiben ~~könnte~~. Also so gut wie nichts. Denn was würde ~~man sich vorstellen können, wenn man eine Maschine~~ <sup>h</sup> dabei schon rauskommen, so eine Maschine nach ihrem blossen Aussehen schildern zu wollen. Sie ist nicht dafür gemacht angesehen zu werden, es sei denn vielleicht von einem, der erst einmal ihren Bau, ihre Arbeitsleistung, ihre Bestimmung genau begriffen hat und ~~erst~~ <sup>erst</sup> darum auch weiss,



C'est animé d'un même désir de renouvellement des formes radiophoniques que Benjamin vient justement de mettre sur pied avec son collaborateur Wolf Zucker – un critique cinématographique qui travaille régulièrement pour le *Literarische Welt* et écrit de temps à autre des livres pour enfants – un nouveau genre radiophonique : les *Hörmodelle* – littéralement, les « modèles radiophoniques ». Le terme de « modèle » retenu par Benjamin ne se définit pas comme un exemple à suivre mais renvoie bien plutôt à l'idée de maquette, de *modèle* réduit. Le goût bien connu du philosophe pour les petites choses qui caractérise son approche « micrologique » se trouve donc repris ici à nouveaux frais. De la même manière qu'il porte une attention particulière aux citations notées dans ses petits carnets, aux jouets, aux timbres et aux cartes postales qu'il collectionne, les « modèles » radiophoniques représentent pour Benjamin des microcosmes. Bien qu'insignifiantes en apparence, ces émissions constituent des « réductions » de la vie quotidienne et répondent à leur façon au projet benjaminien de « fixer l'image de l'histoire dans les cristallisations les plus humbles de l'existence »<sup>5</sup>.

Nous sommes en 1931 et la *Funkstunde* de Berlin a diffusé le 8 février le premier des modèles radiophoniques, intitulé « Comment dois-je prendre mon chef ? ». Ce nouveau type de programme intrigue les directions de radio. D'ailleurs, la *Südwestdeutscher Rundfunk* de Francfort s'est d'ores et déjà engagée à diffuser, le 26 mars prochain, ce même « modèle », sous un autre titre : « Une augmentation de salaire ?! Où avez-vous donc la tête ? ». La radio francfortoise souhaite aller plus loin dans l'innovation en faisant suivre la diffusion du modèle par un débat entre leurs auteurs et un groupe représentatif d'auditeurs, le but étant d'associer dialogues fictionnels et discussion théorique. Pour autant, le projet des *Hörmodelle* n'est pas récent. Benjamin l'a déjà évoqué à l'occasion d'un « Entretien avec Ernst Schoen », paru en 1929 : les *Hörmodelle* ne seront ni plus ni moins, explique-t-il, qu'« une série de modèles et de contre-modèles de techniques de négociation »<sup>6</sup>. Schoen, ami d'enfance de Benjamin et également directeur artistique de la radio de Francfort, avait d'ailleurs réussi à s'attirer, pour ce projet, les faveurs de Bertolt Brecht avant que ce dernier ne se désengage par la suite, pour des raisons inconnues.

Fondé sur une intention didactique à laquelle les enseignements du théâtre épique brechtien ne sont sans doute pas étrangers, le schéma de ces émissions est relativement simple : « Le speaker apparaît par trois fois dans chacun des modèles radiophoniques : au début, il informe l'auditeur de l'objet que l'on traite, à la suite de quoi il présente au public les deux partenaires qui entrent en scène dans la première partie du modèle radiophonique. Cette première partie fournit le contre-exemple : ce n'est pas ainsi qu'on doit faire. Le speaker revient après la clôture de la première partie. Il indique les fautes qui ont été commises. À la suite de cela, il présente aux auditeurs une nouvelle figure qui apparaîtra dans la seconde partie pour montrer comment venir à bout de la même situation. À la fin, le speaker compare la mauvaise méthode avec la bonne et il formule la morale. »<sup>7</sup> Il s'agit donc de donner, à travers différentes petites scènes théâtralisées, une leçon à l'auditeur concernant sa vie quotidienne et les difficultés qu'il peut ainsi rencontrer dans ses relations conjugales, parentales mais également dans les rapports qu'il entretient sur son lieu de travail.

Telle est, en l'occurrence, l'ambition de « Une augmentation de salaire ?! Où avez-vous donc la tête ? ». Il s'agit d'ailleurs de l'unique « modèle » à avoir été conservé sous forme écrite. L'intrigue de l'émission qu'ont concoctée ses auteurs tient en quelques mots : deux personnages aux caractères opposés cherchent à obtenir de leur employeur une augmentation de salaire. Si le premier d'entre eux, M. Lhésitant, ne fait qu'accumuler les maladresses et échoue dans sa tentative d'obtenir la maigre somme qu'il escomptait, le second, M. Levif, de par son audace et les flatteries qu'il adresse à son supérieur hiérarchique, réussit à arracher à ce dernier



un montant exorbitant. Ce « modèle » est à l'image de tous ceux que Benjamin imaginera par la suite. En effet, chaque émission devait suivre un schéma de progression identique, décliné en fonction du sujet retenu : 1. Énonciation par le speaker du problème ; 2. Scène du comportement « inadapté » ; 3. Scène du comportement « adapté » ; 4. Conclusion. Aidé de son collaborateur, Benjamin rédigea par la suite trois autres modèles radiophoniques : « Le jeune ne vous dit pas un mot de vrai ? » (diffusé simultanément le 1<sup>er</sup> juillet 1931 sur les antennes de Berlin et Francfort), « Peux-tu me dépanner jusqu'à jeudi ? » et « Évidemment, tu as encore oublié mon anniversaire ! », pour lesquels la diffusion n'est que supposée.

Si l'objet des modèles radiophoniques consiste à influencer sur la vie quotidienne des auditeurs, leur origine conceptuelle est, quant à elle, à rechercher du côté des philosophes de l'*Aufklärung*. Walter Benjamin a choisi de s'inspirer d'un ouvrage bien connu de ses contemporains, communément intitulé le *Knigge*<sup>8</sup>, en référence à son auteur, Adolph Knigge (1752-1796) : « ce livre d'une influence hors du commun, rappelle Wolf Zucker, avait en son temps eu pour sens de faciliter la vie des gens moyens, dans une période de changements sociaux radicaux, en présentant un comportement adapté aux différentes situations et couronné par le succès. Or, c'est la même chose que visaient aussi les modèles radiophoniques. Benjamin disait donc vouloir utiliser le nouveau médium de la radio pour apprendre aux auditeurs certaines techniques de comportement pratiques dans les situations conflictuelles typiques de la vie moderne »<sup>9</sup>. Acquis aux idéaux de 1789, Adolph Knigge était un baron révolutionnaire qui avait conçu son manuel sous le signe de l'égalité entre les différents acteurs de la vie publique, chacun pouvant défendre son existence devant l'autre à part entière. Le *Knigge* était à l'origine un ouvrage progressiste et profondément humaniste qui, par la suite, a été utilisé dans un sens conformiste d'intégration à la société dominante, à l'image d'un banal manuel de savoir-vivre. Or, pour les besoins de son émission, Benjamin produit une interprétation assez déroutante de ce livre. Car s'il s'agit bien, en apparence, de suggérer à l'employé une technique de négociation adaptée aux difficultés rencontrées, il est possible de s'interroger sur les véritables intentions qui gouvernent une telle entreprise.

Chose surprenante, le texte de Benjamin et Zucker ne mentionne nullement la crise économique qui frappe alors la société allemande : pas un mot sur le nombre croissant de chômeurs, ni sur les faillites touchant le commerce et l'industrie du pays ni même sur le ralentissement de l'activité économique. Plus grave encore, la crise politique que connaît l'Allemagne avec la montée inquiétante du parti nazi, est également occultée par les auteurs de l'émission. Comment peut-on envisager d'aborder, dans un tel contexte, la question de l'autorité sans tenir compte du culte du chef véhiculé par l'ouvrage d'Adolf Hitler, *Mein Kampf*, depuis sa parution en 1925 ? Dans quelle mesure peut-on adresser aux auditeurs une réflexion sur de tels sujets sans se référer explicitement aux difficultés sociales qu'ils rencontrent quotidiennement ? Voilà un certain nombre de griefs qui n'ont pas manqué d'être soulevés à travers les nombreux courriers reçus par les stations de l'époque : « quelques responsables syndicaux protestèrent contre un contournement, soi-disant proposé dans "Comment dois-je prendre mon chef ?", des négociations de salaires collectives et des accords tarifaires adoptés ; la maison de la radio nous envoya une pile de telles lettres de protestation et nous demanda d'y répondre »<sup>10</sup>, se souvient Wolf Zucker. Ce « modèle radiophonique » destiné à donner les clefs d'une négociation de salaire réussie est d'autant plus surprenant qu'il paraît remettre en question l'influence de la théorie marxiste sur la pensée de Benjamin. Au fond, ce dernier ne propose-t-il pas à ses auditeurs une technique individuelle d'accommodement qui viendrait ainsi les détourner de potentielles pratiques de transformation sociale ? Pour le dire vite, Benjamin aurait-il mis de côté l'inspiration marxiste qui caractérise ses recherches d'alors ? Répondre à cette question par l'affirmative serait, semble-t-il, se méprendre sur l'intention de



Benjamin. Car n'y aurait-il pas chez lui, au contraire, une tentative de dévoiler, par l'exposé caricatural de ces curieuses techniques de négociation, à la fois l'absurdité et la violence du système capitaliste ? Ces petites scènes de la vie quotidienne ne représentent-elles pas plutôt la possibilité de dénoncer, non sans une certaine ironie, la vacuité de la société bourgeoise et des rapports de classes, au risque de provoquer des malentendus chez les auditeurs ? Ainsi, le caractère à la fois exagéré et aseptisé de la relation employeur-employé pourrait être perçu comme une forme de dénonciation politique. À en croire Theodor W. Adorno, si « seule l'exagération est vraie »<sup>11</sup>, l'absurdité des scénettes de Benjamin et Zucker doit alors être regardée à la mesure de la gravité du malaise social qui touche, en ce début des années trente, la République de Weimar.

En cela, l'émission de Benjamin semble s'inscrire dans une lignée d'écrits et de recherches théoriques bien plus vaste. Comment, tout d'abord, ne pas penser ici à l'ouvrage « Les Employés » de Siegfried Kracauer paru en 1929 et dont Benjamin avait rédigé un compte-rendu en mai 1930 sous le titre « Un marginal sort de l'ombre ? » Ce n'est pas un hasard si la première diffusion de l'émission « Augmentation de salaire ? ! Où avez-vous donc la tête ? » s'est faite sur les ondes de Berlin. Rappelons seulement, à ce titre, les quelques considérations préliminaires de Kracauer à son ouvrage : « Berlin est aujourd'hui une ville marquée par la culture des employés ; c'est-à-dire par une culture faite par des employés, pour des employés, et que ceux-ci, pour la plupart, tiennent pour une culture. Ce n'est qu'à Berlin, où les attaches aux origines et à la terre sont si refoulées que les sorties de week-end ont pu devenir tellement à la mode, que la vie des employés se laisse appréhender dans sa réalité »<sup>12</sup>. Les employés, explique Kracauer, se sont enfermés dans l'illusion d'un mode de vie bourgeois, un pur fantasme dans lequel les différents loisirs auxquels ils s'adonnent ne cessent de les conforter. Car cette fiction idéologique à laquelle ils ont consenti se trouve à mille lieux de leur situation matérielle, faite de misère et de violence et qu'il partage avec celle des ouvriers. Et c'est justement cette fausse conscience que cherche à dénoncer Kracauer en pointant le profond écart entre les conditions de vie précaires des employés et leurs pratiques culturelles. De par les enjeux sociologiques et la dimension critique qu'il contenait, le livre de Kracauer a beaucoup compté pour Benjamin. Et si cet ouvrage vise justement à arracher cette classe sociale à une fausse conscience qu'elle s'est façonnée, il nous paraît difficilement envisageable de penser que Benjamin n'ait pas souhaité prolonger cette perspective critique dans le cadre de son émission radiophonique. Dès lors, si le contexte historique de la crise économique est resté extérieur à ce « modèle », il ne peut toutefois être écarté en théorie. En rédigeant le texte de son émission sur le thème de l'augmentation de salaire, Benjamin anticipe ainsi, à sa manière, les théories fondatrices de la négociation que développeront notamment, à partir de 1933, Elton Mayo (1880-1949) et les sociologues américains de l'École des relations humaines et qui influenceront à leur tour les penseurs français Georges Friedmann (1902-1977) et Michel Crozier (1922-2013) dans les années 1950. Le « modèle » de Benjamin constitue, pour ainsi dire, une préhistoire de la pensée de la négociation, à ce détail près qu'il suggère surtout une pratique de cette dernière à défaut d'être la formulation d'une véritable théorie. S'il y a une pensée de la négociation chez Benjamin, celle-ci reste avant tout une *praxis*.

En recourant à l'ouvrage d'un auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle, Benjamin et Zucker ont sans doute cherché à accentuer le caractère inactuel des conflits entre les hommes, et ce, en choisissant un ton délibérément provocateur. Et la froideur des rapports hiérarchiques qui en ressort contraste, semble-t-il, avec l'effet de choc présupposé chez les auditeurs. Car c'est vraisemblablement sur ce dernier élément que réside le principal enjeu de l'émission : celui de la médiation. Qu'il s'agisse des rapports de classes ou des relations entre l'homme de radio et l'auditeur, c'est la question de la médiation qui paraît occuper Benjamin : le « modèle



radiophonique » doit être entendu à la fois comme l'outil possible d'une résolution de conflits sociaux et comme l'instrument d'un dialogue entre la représentation fictionnelle et le vie réelle des auditeurs. Benjamin et Zucker ont ainsi cherché à dévoiler les faux-semblants et les contradictions de notre vie quotidienne, en soulignant la dimension artificielle des relations entre les hommes que le système capitaliste leur a infligée : les différentes tentatives de négociation mises en scène dans l'émission dévoilent alors un ensemble factice de conventions sociales, de formules, de comportements et de sous-entendus qui dissimulent, chacun à leur façon, la domination des uns et l'asservissement des autres.

Si l'on en croit Walter Benjamin, le microphone peut parfois être à l'origine de riches enseignements. Or, la précieuse leçon qu'il nous donne ici s'avère bien amère. Dans une situation où seule la survie est la priorité, le succès se doit d'être relativisé. Survivre avec dignité est tout ce que nous pouvons espérer. M. Lhésitant et les autres vaincus ont certes échoué, mais d'une manière décente. Bien entendu, leur victoire a été étouffée mais ils conservent toute leur dignité. Les vaincus ont choisi de refuser la compromission et le jeu de faux-semblants suggérés par le système capitaliste. Tel un « avertisseur d'incendie », Benjamin donne ainsi l'alarme en adressant un message à ses auditeurs : sortir au plus vite de la léthargie dans laquelle l'idéologie bourgeoise les a plongés pour éviter la catastrophe. L'image qu'emploiera quelques mois plus tard Benjamin dans sa correspondance avec Scholem résume à elle seule l'espoir qu'il place dans cette tentative d'éveiller ses auditeurs aux dangers qui les menacent : « [...] j'arrive à une extrémité. Un naufragé dérivant sur une épave, qui grimpe à la pointe de son mât lui-même déjà fendu. Mais de là-haut, il a la chance de lancer un signal pour qu'on le sauve »<sup>13</sup>. ¶

---

Philippe Baudouin est chargé de réalisation à France Culture et auteur de reportages pour Arte Radio et Radio France. Diplômé d'un Master de philosophie, il est l'auteur, aux éditions de la Maison des Sciences de l'Homme de l'ouvrage *Au microphone : Dr. Walter Benjamin* (Prix Inathèque 2009). Il a dirigé et préfacé la publication des *Écrits radiophoniques* de Walter Benjamin pour les éditions Allia.

---

- |   |  |   |  |
|---|--|---|--|
| <p>1. Robert Musil, <i>L'Homme sans qualités</i>, tome II, trad. Ph. Jaccottet, Paris, Gallimard, 2001, p. 297.</p> <p>2. Walter Benjamin, « Karl Kraus », in <i>Œuvres II</i>, trad. R. Rochlitz, Paris, Gallimard, Folio essais, 2000, p. 241.</p> <p>3. Cf. « Théorie fragmentaire de la radio : notes, lettres et articles » in Walter Benjamin, <i>Écrits radiophoniques</i>, trad. Ph. Ivernel,</p> | <p>Paris, Allia, 2014, p. 168-198.</p> <p>4. Walter Benjamin, <i>Lumières pour enfants</i>, trad. Sylvie Muller, Paris, Christian Bourgois, 1988, rééd. 2011.</p> <p>5. Walter Benjamin, lettre à Scholem du 9 août 1935, in <i>Correspondance</i>, t. II, trad. Guy Petitdemange, Paris, Aubier, 1979, p. 183.</p> <p>6. Walter Benjamin, « Entretien avec Ernst Schoen », in <i>Écrits</i></p> | <p><i>radiophoniques</i>, op. cit., p. 170.</p> <p>7. Walter Benjamin, « Modèles radiophoniques », in <i>ibid.</i>, p. 144.</p> <p>8. Adolph von Knigge, <i>Du commerce avec les hommes</i>, trad. Brigitte Hebert, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1993.</p> <p>9. Wolf H. Zucker, « Ainsi sont nés les modèles radiophoniques », in <i>ibid.</i>, p. 160.</p> | <p>10. <i>Ibid.</i>, p. 164.</p> <p>11. Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, <i>La Dialectique de la raison</i>, Paris, Gallimard, 1974, p. 128.</p> <p>12. Siegfried Kracauer, <i>Les Employés</i>, trad. Claude Orsoni, Paris, Les Belles Lettres, 2012, p. 15.</p> <p>13. Walter Benjamin, lettre du 17 avril 1931 in <i>Correspondance</i>, op. cit., p. 50.</p> |
|---|--|---|--|

---

Légende de la page 141: extrait du script de l'émission pour enfants « Visite d'une fabrique de lait », diffusée les 1<sup>er</sup> et 12 juillet 1930 par la radio de Berlin. Comme Walter Benjamin le rappelle souvent dans sa correspondance, chacun de ses scripts radiophoniques était dicté à ses collaborateurs. Ainsi, les textes de ses émissions, conservés aujourd'hui aux Archives Benjamin, ont tous, sans exception, été dactylographiés à l'origine. Ainsi, le script que nous reproduisons ici est représentatif du travail soigné de Benjamin pour ses interventions sur les ondes allemandes. Comme en attestent les nombreuses annotations manuscrites présentes dans ce document, Benjamin attachait une grande importance aux corrections de dernière minute de ses textes avant que ceux-ci ne soient radiodiffusés. Page 1 d'un tapuscrit de 10 pages. © Akademie der Künste, Berlin, Walter Benjamin Archiv, [call number :] 178/18.

---